

CHAPITRE PREMIER

Voir Rangoon et vomir... C'était la formule peu flatteuse qu'avait trouvée Florène pour se venger de l'odeur écœurante du *ngapi*¹ qui, depuis son arrivée dans la capitale de la Birmanie, l'incommodait particulièrement. Arnaud, lui, habitué plus que sa compagne à renifler les relents les plus inattendus de la planète, ne manifestait aucune allergie olfactive et paraissait même apprécier les exhalaisons pour le moins singulières qui assaillaient ses narines.

– Ton odorat n'a aucune finesse, répétait Florène, irritée. Le nez dans le cul d'une vache, tu afficherais encore des airs de testeur de fragrances raffinées.

Ce à quoi Arnaud se contentait de répondre par un sourire amusé, tant il était heureux d'être là avec l'insouciance pour seul objectif.

Ça faisait combien de temps qu'il n'avait pas pris de véritables vacances ? Il n'aurait su le dire. Mais, cette fois, c'était fait, il se baladait en simple touriste — même s'il n'en possédait guère l'apparence si souvent ridicule — et savourait pleinement de ne pas avoir à s'investir dans des affaires à but lucratif comme le lui imposait d'habitude son job de businessman international. Un businessman qui n'était pas très regardant sur les méthodes à employer, un aventurier du négoce plus ou moins licite, mais qui possédait sa propre éthique et n'hésitait jamais à se mettre en danger si cela s'avérait nécessaire.

Oui, pour une fois, il pouvait se promener le nez au vent — n'en déplaise à Florène et à ses histoires d'odeurs désagréables — et n'avait pas à redouter que le ciel lui tombe soudain sur la tête. S'il en était ainsi, il lui fallait reconnaître que c'était grâce à sa compagne, car c'était elle qui avait manifesté l'envie de faire un voyage d'agrément, un « périple en amoureux », comme elle avait précisé dès le début. Elle avait eu ce désir subit et, comme Arnaud paraissait plutôt réticent, n'avait pas hésité à le faire tomber dans un piège. Joueuse invétérée, elle s'était arrangée pour lui faire partager sa passion durant une soirée et, l'heure de se mettre au lit ayant sonné, Arnaud s'était retrouvé archiperdant, c'est-à-dire — car tel était bien évidemment l'enjeu de la partie — contraint de faire le plus tôt possible l'acquisition de deux billets pour une croisière de rêve. Comme Arnaud ne voulait tout de même pas d'une destination trop galvaudée, d'un de ces paradis pour hystériques du caméscope et du bermuda, la Birmanie avait finalement été choisie. En vérité, la croisière n'avait fait que commencer à partir du Sri Lanka où, deux jours après être descendus d'avion, un paquebot de grand luxe les avait emportés vers le Golfe du Bengale.

À présent, ç'en était fini des repas choisis à la table du commandant, des vieilles Anglaises richissimes joueuses de bridge — que Florène avait d'ailleurs plumées sans vergogne — et des nuits magiques sur le pont à compter les carats de l'écume et des étoiles. À présent, c'était Rangoon, le grand port de quelque trois millions et demi d'habitants, avec ses innombrables pagodes à flèche d'or, ses artères principales s'entrecroisant à angle droit, ses lacs artificiels créés par les Britanniques et qui sont aujourd'hui le centre de florissants quartiers résidentiels, mais aussi Rangoon avec ses bidonvilles, ses docks malfamés, ses venelles entrecoupées de canaux d'eau croupissante où s'entassaient les inévitables sampans servant d'habitations aux gens pauvres du Sud-est asiatique. Et puis, bien sûr, par-dessus tout cela, l'odeur du *ngapi* si peu appréciée par Florène et quantité d'autres pestilences qui ne valaient guère mieux.

– J'en ai ma claque, moi, de marcher à n'en plus finir, se plaignait la Québécoise qui excellait dans le changement de motif de mécontentement.

¹ Pâte de poisson dont se nourrissent les Birmans pauvres.

« Comme emmerdeuse, elle se pose un peu là », songea Arnaud sans rien laisser paraître.

Il n'était pas surpris, savait à quoi s'en tenir avec sa compagne. Ils avaient vécu deux aventures ensemble, au Pérou et au Canada,² et, depuis leurs dernières péripéties dans les neiges du Grand Nord, ils ne s'étaient plus quittés, Florène ayant accepté de venir vivre quelque temps dans le monastère désaffecté que possédait Arnaud en Lozère.

Ils remontaient Sulé Street, se frayaient un passage dans la foule bigarrée à laquelle se mêlaient de nombreux Indiens et Chinois. De chaque côté de la large voie, de grands immeubles de brique rouge datant de la colonisation anglaise voisinaient avec des constructions indiennes tarabiscotées et de vieilles maisons chinoises au toit cornu. Quelques bâtiments modernes se dressaient aussi çà et là, ceux de grandes banques étrangères qui avaient cédé la place à la Banque du Peuple, ou bien d'anciens bureaux de sociétés d'import-export livrés désormais aux squatters et aux rats. Ce qui attirait toutefois le plus le regard, c'étaient les enseignes des cinémas qui, tous, affichaient essentiellement les dernières superproductions des studios de Hong Kong ou de la Filmistan. Les odeurs, elles, montaient des petites rues adjacentes, là où de minuscules échoppes donnant sur les trottoirs proposaient au plus offrant victuailles et articles domestiques.

– On pourrait faire une pause chez un antiquaire, proposa Arnaud qui savait sa compagne friande de vieilleries plus ou moins onéreuses.

À l'entrée d'une des ruelles débouchant du côté où ils se trouvaient, il venait justement d'apercevoir l'enseigne d'un magasin d'antiquités, un panonceau rouillé qui, sans doute, signalait davantage la boutique d'un brocanteur miteux que celle d'un marchand d'objets d'art digne de ce nom.

– Si tu as envie de m'offrir un petit cadeau, pourquoi pas, répondit Florène en prenant tout à coup des airs de chatte câline.

Sitôt ces mots prononcés, elle passa son bras sous celui de son compagnon, colla sa hanche ronde contre la sienne et, ayant apparemment déjà oublié la contrariété qui la titillait quelques instants plus tôt, l'entraîna vers le magasin.

Comme Arnaud s'y attendait, c'était bien d'une boutique d'antiquailles qu'il s'agissait, d'un capharnaüm dont la plupart des objets n'avaient pas cinq ans d'âge et provenaient de manufactures plus ou moins locales où l'on travaillait le jade, l'ivoire et la laque à la chaîne. Avec son costume plus que traditionnel — *longyi*³ et turban de feutre en forme de pot de fleurs — le vieux Birman qui se précipita vers le couple dès son entrée paraissait tout aussi faux que sa marchandise. Exhibant des chicots rouges de bétel, dardant des yeux noirs où se lisait toute la malice du monde, il prononça en mauvais anglais :

– Bienvenue chez Don-Yo, sahib et mensahib.⁴ Ici, pour un prix raisonnable, tous les trésors de Myanma⁵ vous sont offerts.

– Des trésors que n'a certainement pas dû contempler le roi Anawratha, ni même le cruel Thibaw son lointain successeur, rétorqua Florène qui, sur les conseils d'Arnaud, avait potassé un peu l'histoire de la Birmanie avant son départ.

Sans s'occuper du vieux Birman qu'elle avait à peine réussi à déconcerter, elle se mit à s'admirer dans un grand miroir tavelé qui trônait au milieu du bric-à-brac. Elle était très belle, possédait une silhouette de rêve et un visage où tout était ordonnancé à la perfection, aussi ne se privait-elle pas, sachant les deux paires d'yeux masculins posées sur son affriolante personne, de faire durer l'exhibition. Ses cheveux blonds mi-longs frisés à leur extrémité auraient pu être ceux d'un archange, ses interminables jambes fuselées celles d'une danseuse ou d'une patineuse, et

² Lire *La Vallée truquée* et *Les Chasseurs de chimères*.

³ Sorte de robe descendant aux chevilles portée par les hommes et les femmes.

⁴ Féminin de « sahib », qui signifie « monsieur, seigneur ».

⁵ Nom officiel de la Birmanie.

elle n'hésitait pas à les montrer en laissant exagérément remonter sur ses cuisses la robe-débardeur ultra-courte blanche qui la moulait.

– Tu te crois au *Crazy Horse* ? finit par grogner Arnaud.

L'instant d'après, avisant les yeux pétillants de concupiscence de l'antiquaire, il comprit où la Québécoise voulait en venir. D'ailleurs, usant d'une voix devenue bizarrement rauque, le vieil homme bredouillait déjà :

– Je vois que vous êtes des connaisseurs. Si vous voulez bien me suivre dans mon arrière-boutique, je vous y ferai admirer de précieuses choses dont l'authenticité ne peut être mise en doute.

Mais, espiègle — ou bien ne voulant laisser aucune illusion au Birman sur ce qu'il imaginait pouvoir se passer dans les profondeurs de son antre —, Florène fit mine de ne pas avoir entendu. Brusquement, délaissant le miroir qui venait de lui servir à parader, elle parut s'intéresser à un coffre de bois sombre qui, comme tout ce qui se trouvait entreposé alentour, ne méritait aucune attention particulière.

C'était une grande malle que deux hommes auraient eu du mal à déplacer, une caisse à couvercle bombé dont le devant était orné de *nats*⁶ grossièrement sculptés et pourvu de deux petits arceaux métalliques prévus pour recevoir un cadenas. En s'approchant lui aussi, Arnaud se rendit compte que le bois du meuble de rangement — vraisemblablement une essence exotique — possédait quelque chose d'étrange. On l'eût dit... encore vivant, gorgé d'une sève épaisse qui ne demandait qu'à sourdre. C'était comme si des racines ou des branches auraient soudain pu se mettre à pousser, comme si une inexplicable survivance tenace demeurait tapie à l'intérieur de ces planches noirâtres assemblées sans trop de soin.

– Bizarre, ce truc, non ? souffla Florène.

Elle semblait ne plus avoir de goût pour l'amusement. Une vague inquiétude avait même légèrement assombri l'azur de son regard.

Don-Yo, lui, restait à l'écart, ses deux longues mains à la peau parcheminée jointes à hauteur du nombril. Il ne pipait mot, avait seulement conservé comme par oubli le petit sourire qui ne faisait que friper davantage sa face de momie.

– Tu ne comptes pas faire l'acquisition de cette grosse boîte hideuse ? murmura Arnaud à l'attention de sa compagne. Je veux bien déboursier quelques milliers de kyats pour te faire plaisir, mais pas pour cette espèce de cercueil dont ne voudrait même pas le comte Dracula.

Il continuait d'examiner le coffre et, malgré ses connaissances relativement étendues sur les principales essences composant les diverses forêts de la planète, ne parvenait pas à mettre un nom sur le bois qu'il avait sous les yeux.

Dehors, une pluie drue se mit à tomber, une de ces averses brutales apportées par la mousson d'été. De grosses gouttes constellèrent rapidement la vitrine poussiéreuse de la boutique, donnant un aspect étrange aux passants et aux cyclo-pousses qui semblaient soudain pris de frénésie.

Comme il était préférable de ne pas se retrouver trop vite sous le déluge, Arnaud se tourna vers l'antiquaire et suggéra :

– Si vous nous la faisiez enfin visiter, votre arrière-boutique ?

Le vieux Birman penchait la tête pour voir ce qui se passait derrière son interlocuteur. Il semblait ne pas avoir entendu les mots qui venaient de lui être adressés, tant il était captivé par ce qu'il observait.

« Florène s'amuse à l'émoustiller une fois de plus en lui montrant de nouvelles parcelles de son anatomie », se dit Arnaud qui savait sa compagne capable de faire mourir un grabataire rien que pour tester l'efficacité de ses appâts.

Il perçut à cet instant le grincement du couvercle du coffre au bois singulier et, daignant enfin s'intéresser à ce qui se passait dans son dos, se retourna.

⁶ Esprits intermédiaires entre les hommes et les dieux. En principe, le culte birman en vénère 37.

– Qu’est-ce que tu fabriques ? Tu te prends pour Bela Lugosi, cet acteur cinglé qui dormait dans un cercueil ?

Il s’adressait à Florène, Florène qui, subrepticement, pour plaisanter sans doute — à moins que ce ne fût pour conjurer l’angoisse qui l’avait saisie un court moment —, s’était glissée à l’intérieur de la malle aux *nats*. Elle en maintenait encore le lourd couvercle au-dessus de sa tête mais, bientôt, juste après avoir tiré la langue à son compagnon, le laissa retomber.

– La jeune dame est restée très enfant, ne trouva qu’à commenter Don-Yo en s’obligeant à un petit rire qui écorchait les oreilles.

– Je dirais plutôt qu’elle ne sait pas quoi inventer pour se rendre intéressante, corrigea Arnaud.

Il s’approcha à nouveau du coffre avec l’intention de s’asseoir dessus pour faire enrager la Québécoise mais, au moment où il s’apprêtait à mettre son séant en contact avec le bois goudronneux, il eut un haut-le-corps. Dès lors, l’expression de son visage changea, passant de l’amusement un rien forcé à la préoccupation, puis à la franche inquiétude.

– Nom de Dieu..., jura-t-il entre ses dents.

Il n’en croyait pas ses yeux. La mince ligne de séparation entre le couvercle et le reste de la malle avait disparu. Comme si une soudure ultra-rapide venait de s’opérer entre les deux parties de la caisse, il ne semblait plus exister de solution de continuité. Il s’accroupit, inspecta plus attentivement encore le pourtour du couvercle et, en passant les doigts dessus, dut se rendre à l’évidence. À la place de la fente, il y avait désormais une sorte de bourrelet, un renflement luisant du bois qui possédait une certaine élasticité, mais qui, visiblement, durcissait très vite.

« C’est comme si on venait de mastiquer ce putain de coffre à toute allure, pensa Arnaud, sidéré. Ou bien comme si le bord du couvercle s’était mis à fondre comme une bougie. »

– Florène ? lança-t-il de plus en plus inquiet.

Une voix étouffée lui répondit.

– Si tu t’es assis sur le coffre, je ne trouve pas ça drôle.

Arnaud se redressa. Il jeta à tout hasard un coup d’œil lourd de reproche au vieil antiquaire qui restait figé avec ses mains sur le ventre et son sourire indélébile puis, empoignant le couvercle à deux mains, banda ses muscles pour tenter de le soulever. Il s’acharna quelques minutes, essaya d’utiliser la pointe d’une sorte de hallebarde qui se voulait d’une lointaine époque, mais sans succès.

– Arrête tes conneries, exigea Florène. Je commence à manquer d’air, là-dedans.

Arnaud transpirait abondamment. Il avait l’impression de vivre un cauchemar. Il ôta sa veste en daim, se remit à agripper le couvercle, mais sans obtenir plus de résultats que s’il s’était colleté avec un dolmen. La malle paraissait ne plus faire qu’un bloc, être devenue un ventre gravide monstrueux que rien ne pouvait attaquer. Et Florène se trouvait dans cette panse impensable, prisonnière de ce carcan de bois facétieux qui ne semblait pour rien au monde vouloir relâcher sa proie. C’était aussi épouvantable qu’ahurissant.

– Aidez-moi, vous, au lieu de rester planté comme le mont Meru ⁷ ! aboya Arnaud à l’adresse de Don-Yo.

Le vieux Birman s’ébroua. Trotinant comme un automate dont le mécanisme aurait subitement été remonté, il vint se placer près d’Arnaud et joignit ses efforts aux siens. Avec ses muscles pareils à des lanières de pemmican, l’antiquaire ne fut cependant pas d’un grand secours, si bien que, une fois de plus, le coffre demeura obstinément clos, plus coriace que celui d’une banque.

– Sors-moi de là, merde, se lamenta Florène qui, à présent, tambourinait contre les parois de bois.

⁷ Centre du monde selon l’orthodoxie birmane, lieu où demeurent les bienheureux.

Arnaud planta ses yeux clairs dans ceux du brocanteur et, plus agressif que s'il se tenait face à un inspecteur des impôts en quête d'un redressement, gronda :

– Il faudra nous expliquer ce que signifie tout ce cirque, d'où vient cette maudite malle qui veut jouer les ogresses. En attendant, allez me chercher une masse ou une hache, un instrument capable de pulvériser cette caisse infernale, car je ne vois plus que cette solution.

Le Birman grommela quelques mots dans sa langue, mais obtempéra immédiatement. Il alla farfouiller dans le fourbi de sa boutique et, un moment plus tard, son turban de travers et décoré d'une toile d'araignée, il revint porteur d'une hache qu'un bourreau chinois n'aurait pas dédaignée.

S'étant emparé de l'énorme merlin, Arnaud le souleva sans attendre au-dessus de sa tête et, tenant solidement son manche à deux mains, le laissa retomber sur le couvercle du coffre. Le fer de l'outil pénétra violemment dans le bois noir, mais sans l'entamer davantage que s'il s'était agi d'une matière ligneuse ordinaire. Des échardes n'en volèrent pas moins alentour et, surtout, des cris paniqués s'élevèrent de l'intérieur de la caisse où, forcément, Florène devait se demander ce qui se passait.

La bouche collée contre les planches fuligineuses, Arnaud expliqua en peu de mots ce qu'il comptait faire puis, ayant conseillé à la captive de se tenir le plus loin possible du couvercle, reprit son travail de démolition.

Il ne lui fallut pas moins de dix bonnes minutes pour détruire en partie le dessus bombé de la malle, dix bonnes minutes pour qu'apparaissent enfin la blondeur des cheveux de la Québécoise, puis sa jolie frimousse et son corps si merveilleusement sculpté. Durant tout ce temps, Arnaud eut l'illusion de s'acharner contre une bête, une créature antédiluvienne à la carapace extrêmement résistante, et les gouttes de sève qu'il vit jaillir çà et là lui semblèrent un sang épais très vénéux.

Telle la partenaire d'un illusionniste, Florène s'extirpa de sa singulière prison, la robe tachée et froissée, et il suffisait de contempler sa mine courroucée pour constater qu'elle n'avait guère apprécié la manière dont avait tourné sa partie de cache-cache. Elle manifesta d'ailleurs aussitôt son mécontentement et ne trouva rien de mieux que de s'en prendre à Arnaud.

– T'es vraiment barge, siffla-t-elle. J'aurais pu crever asphyxiée, moi, dans cette boîte à la con. Et puis il s'en est fallu de peu que tu me fendes le crâne avec ta putain de hache.

– Il n'y avait pas moyen de faire autrement, plaida Arnaud. D'ailleurs, si tu ne t'étais pas comportée une fois de plus comme une gamine insupportable, rien de tout cela ne serait arrivé. Je n'y suis pour rien, moi.

Florène le considéra avec une persistance de reproche dans le regard, puis se tourna vers Don-Yo.

– Et vous, le marchand de bibeloteries, vous croyez que c'est normal d'avoir une espèce de crocodile parallélépipédique dans votre boutique ?

Le malheureux antiquaire ne savait plus où se fourrer. Il avait reculé de plusieurs pas dès que la blonde avait fait mine de s'intéresser à sa personne, mais une grosse reproduction en bois peint d'un bouddha assis l'empêchait d'aller plus loin. Son sourire inusable s'était enfin envolé, mais la grimace qui le remplaçait ne valait pas mieux.

– Ce... ce coffre m'a été fourni par mon grossiste, hoqueta-t-il dans son anglais plus exécrationnel que jamais. Ce n'est qu'une vulgaire copie de pièce ancienne comme il en circule de plus en plus à Rangoon et ailleurs.

Il s'épongea machinalement le front avec un grand mouchoir jaune et rouge — les couleurs chères à Bouddha —, puis ajouta d'un ton qui se voulait aussi conciliant que possible :

– Le dommage n'est pas grave, je le prends à ma charge. L'essentiel est que vous n'ayez pas eu trop à souffrir de cet incident fâcheux.

– D'où provient le bois avec lequel on a fabriqué votre foutue boîte à malice ? interrogea Arnaud.

– Du nord du pays, s'empressa de répondre le brocanteur qui malaxait à présent nerveusement son mouchoir. Il s'agit de latens, une essence apparemment nouvelle sur laquelle je

ne peux pas vous dire grand-chose, sinon qu'elle serait fournie par une certaine Swanson Company, une entreprise installée en Haute-Birmanie.